

Florence Besson
Une semaine
de silence

récit



« C'est l'histoire de
quelqu'un qui a cru
mourir et qui revient
à la vie. Chez les
Jésuites, au bord
de la mer. »

Flammarion

Une semaine de silence

DE LA MÊME AUTRICE

Toucher terre, Flammarion, 2019.

Florence Besson

Une semaine de silence

récit

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-4517-9

« Et tu choisiras la vie. »
DEUTÉRONOME 30,19

*À Zoé, Violette, Félix, Julien,
Émilien, Aurore, Antonin, Léopold, Margot,
Pierre, Melvil, Camille, Victoria et Alma.*

LUNDI

La cellule

Demain c'est juillet. L'été commence.

Ce serait bien que ce soit bien, demain.
Et toute cette semaine.

Il y a ce chagrin qui me tient et je voudrais qu'il s'en aille. C'est devenu trop lourd, trop là, trop familier, c'est comme une ombre, un truc qui traîne dans la poussière de mes pas. Ça me fait pleurer, un peu, parfois, plus beaucoup. C'est fini, ce temps-là. Depuis que j'ai cru mourir, chaque matin je crois que je ressuscite. Alors j'ai envie de beau. Je veux cette semaine folle.

C'est vers la joie que je vais. La joie. Il n'y a que ça qui vaille.

Une semaine de silence

Hier, parce que bon quand même, je me suis offert une nuit dans un palace. Avant les prières et le pain mou du réfectoire, je voulais un jacuzzi. Enfin je croyais. Je me suis retrouvée là, dans une piscine géante, déserte, à regarder flotter mes pieds sur un coussin de bulles. J'avais pris une chambre côté jardin, parce que la mer c'était trop cher. J'ai dîné dans un mauvais restaurant avec des tables laquées noires pour faire chic, je m'ennuyais, j'avais honte.

Ce matin pour m'échapper, je suis allée dormir sur la plage. C'est la Bretagne. Le sable doux les herbes folles mêlées de vent les cris d'oiseaux des enfants, leur joie qui rebondit comme un ballon.

Et puis j'ai pris un taxi et puis me voilà.

C'est tellement beau, je ne sais pas quoi dire. C'est fou de beauté, ce « centre spirituel ». Eux, ils m'ont donné une chambre sur l'océan. Elle est toute petite, monacale, une table un lit une chaise un placard. Le paradis. Ma fenêtre donne sur d'immenses

Lundi

tilleuls avec la mer derrière entre les feuilles et la lumière, c'est magnifique.

Mais c'est un choc. J'ai fait un tour : tous les autres ont soixante-dix ans... Je me sens comme chez Apple, quand je suis allée acheter une montre connectée, recommandée par mon médecin. Au rayon, il n'y avait que des vieux et moi qui posions des questions. Un coup sur la tête, j'ai pris. Depuis que mon cœur a trébuché, je ne sais plus comment je m'appelle. Je dois tout réapprendre à vivre. « Ce sera mieux maintenant, je te promets », m'a dit un ami qui lui-même avait eu un cancer. Comme je répondais « j'espère », il a insisté : « Non, tu n'espères pas ! Ce sera mieux désormais, c'est comme ça, t'as pas le choix. Plus le temps de te laisser emm... Maintenant tu le sais qu'on n'a qu'une vie. »

Je n'y crois pas trop à cette idée, que la maladie assagit. Mais ça vous change, oui, c'est sûr. J'ai vu la vie, vraiment, ce qu'elle est : un petit nombre de soleils, comme on compte les orteils d'un bébé, oui, c'est bref,

Une semaine de silence

de l'air frais trois coups d'ailes, quelques sourires aux amis aux montagnes, à tout ce qu'on aime, en passant. J'ai vu que c'était tout petit tout bref. Le noyau du big bang. Tout petit. Et plein de tout.

Je ne ferai pas n'importe quoi de cet immense cadeau-là.

Et me voilà.

Et on démarre une autre histoire, comme dit la chanson. Et toutes les histoires sont des histoires de départ. Tous les héros s'en vont : ils se perdent dans le désert, ils s'enfoncent dans la forêt, ils prennent le large, ils s'envolent.

Tous les hommes s'en vont, dans les histoires.

Alors je pars, moi aussi. C'est sans fanfare c'est sans clairon. À pas doux, je quitte ma cellule de moine, je descends l'escalier de bois vers le réfectoire pour rejoindre ma bande. Une semaine avec Jésus... si j'avais su qu'un jour je ferais ça. Je laisse ma vieille

Lundi

vie continuer à Paris, moi je ralentis, je m'en vais. Je choisis un autre chemin.

Le repas

Au début j'y croyais pas. J'avais envie d'éclater de rire. Ils étaient là, tous en silence, assis devant leur soupe.

Moi bien sûr j'étais arrivée en retard. Pour un marronnier qui passait par là, avec du vent plein les feuilles et des cieux tourmentés bleu-noir argenté qui l'éclaboussaient. Pour un lever de lune. Bref, j'arrive, essoufflée, trop en retard, trop debout. Une foule, peut-être cent personnes, devant une assiette à soupe. Avec, seule au plafond, une cantate de Bach qui nous tombe sur la tête.

Un choc.

Le réfectoire, c'est une de ces grandes salles qu'on a connues enfants, pratique, carrelage au sol, murs beiges parce que c'est moins salissant, avec des placards sur lesquels on a collé des écriteaux « couverts/verres/assiettes » pour pas se tromper, et des

Une semaine de silence

aplats rouge brique pour faire un peu joli. Je compte que je vais passer vingt et un repas dans cette ambiance. Ça me paraît beaucoup.

Une des organisatrices, la soixantaine, un air de petit garçon sur une plage de l'Atlantique – cheveux courts, bermuda, polo, sandales à scratch –, me sourit. J'ai pourtant l'impression que le regard est réprobateur. Un peu « ah, te voilà pomponette ». Je sens des kilomètres de péchés s'agiter derrière moi dans un filet géant accroché à mes chevilles, comme un boulet biblique, une pêche chaotique, un grand fracas de casseroles, je voudrais repartir, pardon, non vraiment pardon je suis désolée je ne sais pas ce qui m'a pris de venir, je pensais, mais non, je vois bien que non – mais je m'assois sagement à la place que la dame m'indique. Comme tous les timides, j'ai des révoltes soudaines, mais l'obéissance facile. Je me glisse à gauche d'une religieuse en habit noir et blanc, et à droite d'une grande dame sèche, cheveux gris courts, un nez un menton taillés au couteau, une tête de